

Racine, Jean (1639-1699). Britannicus, tragédie par J. Racine. (1868).

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



BRITANNICUS.

TRAGÉDIE.

(1669.)

PERSONNAGES. — NÉRON, empereur, fils d'Agrippine. — BRITANNICUS, fils de Messaline et de l'empereur Claudius. — AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius. — JUNIE, amante de Britannicus. — BURRHUS, gouverneur de Néron. — NARCISSE, gouverneur de Britannicus. — ALBINE, confidente d'Agrippine. — Gardes.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.

10

Britannicus.

Y. 53-4.
2 A. 6.



Yf 6290

L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
 Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
 Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
 Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ,
 Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?
 Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
 Avez nommé César l'heureux Domitius ?
 Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine :
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE. Il me le doit, Albine : 20
 Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi :
 Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, madame ? Ah ! toute sa conduite
 Marque dans son devoir une âme trop instruite.
 Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
 Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
 Rome, depuis trois ans par ses soins gouvernée,
 Au temps de ses consuls croit être retournée :
 Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant. 30

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :
 Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
 Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
 Il se déguise en vain : je lis sur son visage
 Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ;
 Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
 La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices :
 De Rome, pour un temps, Caius fut les délices ; 40
 Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
 D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
 Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
 Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père :
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
 De quel nom cependant pouvons-nous appeler
 L'attentat que le jour vient de nous révéler ? 50
 Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
 Que de Britannicus Junie est adorée :
 Et ce même Néron, que la vertu conduit,
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit :
 Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
 Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ;
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
 Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE.

Vous leur appui, madame ?

AGRIPPINE. Arrête, chère Albine.

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ; 60
 Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
 Britannicus par moi s'est vu précipiter.
 Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,
 Le frère de Junie abandonna la vie,
 Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
 Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
 Néron jouit de tout : et moi, pour récompense,
 Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
 Afin que quelque jour, par une même loi,
 Britannicus la tienne entre mon fils et moi. 70

ALBINE.

Quel dessein !

AGRIPPINE. Je m'assure un port dans la tempête.
 Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrais bientôt s'il ne me craignait plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.

Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défère :

Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère. 80

Sa prodigue amitié ne se réserve rien :

Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien ;

A peine parle-t-on de la triste Octavie.

Auguste votre aïeul honora moins Livie :

Néron devant sa mère a permis le premier

Qu'on portât des faisceaux couronnés de laurier.

Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.

Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit. 90

Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,

Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore ;

Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,

Que mon ordre au palais assemblait le sénat,

Et que derrière un voile, invisible et présente,

J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.

Des volontés de Rome alors mal assuré,

Néron de sa grandeur n'était point enivré.

Ce jour, ce triste jour, frappe encor ma mémoire,

Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire, 100

Quand les ambassadeurs de tant de rois divers

Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.

Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place :

J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;

Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,

Laissa sur son visage éclater son dépit.

Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
 L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
 Se leva par avance, et courant m'embrasser,
 Il m'écarta du trône où je m'allais placer. 110
 Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
 Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.
 L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
 Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
 Daignez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins :
 En public, à mon heure, on me donne audience.
 Sa réponse est dictée, et même son silence. 120
 Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
 Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
 Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
 De son désordre, Albine, il faut que je profite.
 J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement
 Lui demander raison de cet enlèvement :
 Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
 Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui ?

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS. Madame,
 Au nom de l'empereur, j'allais vous informer
 D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer, 130
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
 Dont César a voulu que vous soyez instruite.